

Arthur Schnitzler
MADEMOISELLE ELSE

Préface Maurizio Basili
Traduction Michelle Hamard

Portaparole

Remerciements de l'Éditeur

La nouvelle collection Forum, consacrée à Arles, n'aurait pas vu le jour sans les heureuses coïncidences qui ont permis à Portaparole de trouver sa place ici, dans la ville des Alyscamps, à côté d'Actes-Sud, qui a inspiré mon projet d'édition.

C'est pourquoi je souhaite remercier Jean-Noël Jeanneney, qui, en m'invitant au Théâtre de la Calade où sa pièce *L'Un de nous deux* a été jouée, m'a fait connaître cette petite Rome, dans laquelle j'ai eu envie de vivre.

Mon séjour a été facilité par les encouragements que Michel Frontère m'a prodigués. Il a été le premier à m'accueillir à la gare le samedi 10 mars 2014, avant d'accompagner les premiers pas de Portaparole en Arles. Je tiens donc à lui exprimer toute ma gratitude, tout en regrettant qu'il nous ait quittés si jeune. Son livre, *Ce que le passé nous réserve*, avec en couverture les petites fleurs que j'ai dessinées pour lui, témoigne dans notre catalogue de son passage trop bref mais incontournable.

Enfin Henry Moati et Hervé Schiavetti ont droit à toute ma reconnaissance, pour avoir facilité mon installation en Arles : le premier grâce à son foyer culturel, le second pour les premiers bureaux que Portaparole a occupés dans la Maison des Éditeurs et des Entreprises Culturelles.



Mädchenakt mit pelzbesetztem Mantel, Egon Schiele

La Vienne de Fräulein Else

par Maurizio Basili

La nouvelle d'Arthur Schnitzler *Fräulein Else* parut en octobre 1924 dans la revue littéraire *Die neue Rundschau*. Le succès fut immédiat, à tel point que, la même année, l'éditeur Paul Zsolnay publia ce texte sous forme de volume. On estime à soixante-dix mille le nombre d'exemplaires vendus jusqu'en 1929. De nombreux articles enthousiastes parurent surtout en raison des dimensions psychologiques données à cette nouvelle par le monologue intérieur, procédé inédit à cette époque-là.

En 1924 l'écrivain Jakob Wassermann écrit à Arthur Schnitzler combien *Fräulein Else* l'a impressionné, en raison d'une époque en plein déclin, condamnée à disparaître, dans laquelle émergent, à chaque instant, infâmes bassesses et désespoir moral. Étant lui-même écrivain, Wassermann apprécie la maîtrise avec laquelle l'histoire se déroule. Ce jugement sur le monologue enchante Schnitzler, qui manifeste cependant son désaccord à Wassermann car il ne partage pas son idée d'un monde en plein déclin condamné à disparaître¹.

1. Arthur Schnitzler, lettre du 3 novembre 1924, note à rédiger (demander à Maurizio Basili).

Il est inexact de prétendre que la nouvelle est anachronique et qu'elle décrit un monde disparu auquel personne ne s'intéresse plus et qui, selon certains critiques, n'existait déjà plus en 1924. *Fräulein Else* ne se limite pas à décrire sans ambiguïté la crise personnelle de la jeune héroïne face à son triste et inexorable destin, mais elle offre l'image du déclin de la classe dirigeante dans la Vienne de l'après-guerre, marquée par de profonds troubles économiques et politiques et par la déliquescence des autorités traditionnelles.

En novembre 1918, à la fin de la Première Guerre mondiale, la faim et la pauvreté régnaient à Vienne où se côtoyaient dans les rues, soldats revenant du front et impôtés. Le 12 novembre, le nouvel État d'Allemagne-Autriche se proclamait déjà comme une partie de l'Empire allemand en pleine ascension ; l'annexion semblait pour la majorité des Autrichiens — en particulier pour les représentants sociaux-démocrates — la seule solution pour combattre le chômage et la situation économique catastrophique alors que les matières premières manquaient et que l'industrie n'arrivait plus à fournir suffisamment de travail. En septembre 1919, le traité de Saint-Germain annula l'annexion à l'Allemagne et l'Autriche redevint autonome.

Pour la toute nouvelle République Autrichienne les années 1920 débutèrent dans un contexte très difficile. En 1922, le chef du parti chrétien-démocrate Ignaz Seipel

2. Voir lettre de Schnitzler à Georg Brandes, du 14 décembre 1924.

devint chancelier et le pays reprit espoir de voir la situation s'améliorer. C'est ainsi que certains purent croire que l'immoralité appartenait seulement à ce monde voué à disparaître, dont parle Wassermann. Cet espoir disparut à la fin de cette décennie, anéanti par la Grande Dépression.

En dépit de la terrible situation économique, la vie culturelle viennoise prit son essor dans les cafés, lieux où s'épanouissait déjà la culture nationale. Comme Stefan Zweig le mentionnait dans *Le Monde d'hier*, les intellectuels se rencontraient à Griensteidl, au Central ou au Café Museum pour écrire, lire les journaux, commenter les nouvelles, répondre à des lettres et vivre selon l'adage : « Dieu nous a donné le temps, il n'a jamais parlé de se hâter ».

Contrairement aux dernières années, le terme « dépouillement » devint, au début du siècle, le mot clé pour tout ce qui concernait les arts. La recherche du naturel permit à Adolf Loos, maître du dépouillement intégral et de la fonctionnalité, de construire sur la Michaelerplatz — en plein cœur de Vienne — un bâtiment de quatre étages en béton armé qui rompait avec les traditions et se distinguait des autres palais de la Ringstrasse chargés, eux, d'une profusion de détails décoratifs : consoles, couronnes de fleurs et corniches. La beauté devait résider exclusivement dans la forme et non dans le décor. Ne pas y renoncer aurait été un renoncement intellectuel, un retour à une forme primitive déjà révolue. Choisir sa préférence dans l'ornementation revenait à se mettre au même niveau que les Indiens qui surchargeaient de décors chaque objet, chaque canoé, chaque pagaie.

L'idée portée par Loos sur la beauté était très proche du classicisme : une beauté caractérisée par la recherche de l'équilibre et de l'harmonie, qui alliait aussi tous les contraires, se conformant à la règle et s'en écartant simultanément. La beauté extérieure, en outre, devait s'accompagner d'une beauté intrinsèque — *kalos kai agathos*. Accéder à la beauté en adoptant un comportement vertueux, selon les idéaux de la Grèce antique, tel était le but de l'art viennois en opposition aux mœurs dépravés de la haute société viennoise.

La recherche du fondamental, essence profonde de la « beauté initiale » et non de ces beautés artificielles, était la caractéristique de l'art, de la littérature et de l'architecture viennoise du vingtième siècle. La nouvelle *Mademoiselle Else* était une réponse à cette quête d'un idéal artistique : un déroulement réduit à un minimum d'actions, un flux de réflexions incessant qu'on retrouvait, en 1925, dans *La Nouvelle rêvée* (*Traumnovelle*) — dont s'est inspiré Stanley Kubrick pour son dernier film *Eyes Wide Shut* — qui raconte les aventures vécues ou rêvées d'un couple de la bourgeoisie dans une durée de deux jours.

C'est à cette même recherche d'un art fondamental que répondait également Egon Schiele — peintre élève de Klimt qui mourut à vingt-huit ans de la grippe espagnole. Dans ses œuvres du début du siècle, les traits restaient fins, souples, nets... « Préférer la douceur à la provocation, effleurer et non pas marquer », disait-il. Ce dépouillement permit à Egon Schiele de saisir la mélancolie de son

3. Adolf Loos, *Parole nel vuoto*, Milano, Adelphi, 1972, p. 53.

temps et de la traduire en images. Ses personnages étaient desséchés, tourmentés, affligés. L'intérêt suscité par son œuvre était tel que la Sécession Viennoise, un groupement d'artistes s'opposant à la conception ancienne des arts, l'invita à son exposition annuelle en tant que seul représentant de l'art nouveau. Egon Schiele exposa de nombreux tableaux dans l'imposante galerie centrale : ce fut un succès. Il récolta non seulement un grand nombre de commandes de portraits mais aussi la conception des décors scéniques pour le Burgtheater.

Parmi les œuvres de Schiele de cette époque, fut exposé le dessin *Mädchenakt mit pelzbesetztem Mantel* (1917), qui représentait une jeune fille nue au manteau bordé de fourrure, au regard triste et résigné.

Compte tenu de la célébrité d'Egon Schiele, il est fort probable qu'Arthur Schnitzler ait vu ce portrait. En fut-il inspiré par ce portrait pour dessiner le personnage d'Else ? Peut-on parler alors de la traduction d'une œuvre picturale en œuvre littéraire ? « L'équivalent verbal à une représentation esthétique », comme aurait dit Mario Praz ?

Rien ne prouve qu'Arthur Schnitzler ait pu voir l'exposition de la Sécession Viennoise, mais il serait étrange d'affirmer le contraire tant cette jeune fille nue au manteau nous rappelle la mademoiselle Else de la nouvelle ainsi que la mademoiselle Else du film de Paul Czinner, interprétée par Elisabeth Bergner et très appréciée par Schnitzler.

4. Frank Whitford, *Egon Schiele*, Milano, Rusconi, 1989, p. 184.

5. Voir l'image à la page 5.

Ce qui frappe dans ce dessin de Schiele, et qui a pu impressionner Schnitzler est la souffrance dans le regard de la jeune fille, ce malaise qu'elle cherche à cacher derrière un apparent détachement, comme mademoiselle Else quand elle se montre nue au regard d'autrui : elle simule de l'indifférence face au rôle que la société lui a imposé. Ce portrait peut être considéré comme une critique de la société viennoise de l'époque.

6. Mario Praz, *Mnemosine: parallelo tra la letteratura e le arti visive*, Milano, SE 2008, p. 44.

Mademoiselle Else

— Vraiment Else, tu ne veux plus jouer ?

— Non, je n'en peux plus. *Adieu* Paul. Au revoir Madame.

— Mais Else, dites madame Cissy, ou tout simplement Cissy.

— Au revoir madame Cissy.

— Mais pourquoi déjà partir, Else ? Il reste encore deux heures avant le *dinner*.

— Continuez à jouer votre jeu en simple avec Paul, madame Cissy, ce n'est vraiment pas une partie de plaisir avec moi aujourd'hui.

— Laissez-la, Madame, ce n'est pas son jour aujourd'hui. Cette mauvaise humeur sur ton visage te sied à merveille, Else, et encore mieux avec ce *sweater* rouge !

— Espérons qu'avec le bleu, tu seras plus clément à mon égard, Paul, adieu.

Quelle sortie bien réussie ! Pourvu que ces deux-là ne me croient pas jalouse. Je jurerais que le cousin Paul et Cissy ont une liaison. Mais rien au monde ne me laisse plus indifférente. À présent je me retourne une fois encore et leur adresse un petit signe de la main. Fais un signe et souris. Ai-je l'air maintenant de meilleure humeur ? Ah mon Dieu, ils se sont déjà remis à jouer. À vrai dire je joue

mieux que Cissy Mohr, et Paul est un peu ce qu'on appellerait un matador sur le court. Mais il est bel homme avec son col ouvert et ce visage de petit voyou. Si seulement il était moins maniéré. Ne crains rien, tante Emma.

Quelle splendide soirée ! Aujourd'hui le temps aurait été idéal pour monter jusqu'au refuge Rosetta. Majestueux, ce sommet du Cimone dressé vers le ciel ! Nous serions partis au petit matin vers 5h. Comme d'habitude, j'aurais d'abord eu la nausée. Puis cela serait passé. Rien de plus exquis que de marcher dès l'aube. Cet Américain borgne rencontré au refuge Rosetta ressemblait à un boxeur. Peut-être quelqu'un lui a-t-il crevé l'œil en boxant ? J'aimerais me marier en Amérique, mais pas avec un Américain. Ou alors j'épouserais un Américain et nous irions vivre en Europe. Une villa sur la Riviera. Des marches en marbre descendant vers la mer. Et moi allongée, nue, sur le marbre. Combien de temps s'est écoulé depuis que nous étions à Menton ? Six ans ? J'avais alors treize ou quatorze ans. Et oui, à cette époque-là, nous avions une meilleure situation. Quelle absurdité d'avoir repoussé cette excursion. En tout cas, à présent, nous serions déjà rentrés.

À 4h, lorsque je suis sortie jouer au tennis, la lettre télégraphiée en express que maman m'annonçait n'était pas encore arrivée. Maintenant, qui sait, peut-être est-elle là. J'aurais encore pu très bien jouer un set supplémentaire. Pourquoi ces deux jeunes gens me saluent-ils ? Je ne les connais même pas. Ils habitent à l'hôtel depuis hier, sont assis aux repas à gauche de la fenêtre, à la table où les Hollandais étaient installés. Ai-je pris un air désagréable en répondant à leur salut ? Ou peut-être même

hautain ? Mais je ne suis ni l'un ni l'autre. Au retour du Coriolan, comment Fred me qualifiait-il ? D'allègre ? Non d'altière. « Vous êtes digne Else, aucunement hautaine ». Charmante réflexion. Il trouve toujours de jolis mots. Pourquoi est-ce que je marche si lentement ? Serait-ce par crainte de recevoir la lettre de maman ? Bon, son contenu sera tout sauf agréable. Envoyée en express ! Peut-être dois-je rentrer ? Hélas ! Quelle vie malgré le *sweater* rouge et les bas en soie. Trois paires ! La parente pauvre, invitée par la tante riche. Elle le regrette certainement déjà. Chère tante, désires-tu que je te certifie par écrit que Paul ne m'intéresse absolument pas, pas même en rêve ? En fait, je ne m'intéresse à personne. Je ne suis amoureuse de personne. Je ne suis jamais tombée amoureuse. Même pas d'Albert, bien que je me le sois imaginé pendant huit jours. Je crois que je suis incapable de tomber amoureuse. Assez étonnant, d'ailleurs. Oui, une certaine sensualité émane de ma personne, mais je suis à la fois altière et inabordable : Dieu soit loué. Peut être suis-je vraiment tombée amoureuse à treize ans, une seule et unique fois : de Van Dyck ou plutôt de l'Abbé Des Grioux et même de la Renard. Et à seize ans aussi, sur les bords du Wörthersee mais non, rien de sérieux. Mais à quoi bon me torturer avec toutes ces réflexions, je n'écris ni mes mémoires, ni même mon journal intime comme Bertha. Je trouve Fred plutôt sympathique, ni plus, ni moins. Peut-être, s'il était plus élégant... alors. Mais que je suis snob ! Papa me le dit et rit de moi. Ah, mon cher papa, tu me donnes beaucoup de soucis. Aurait-il déjà trompé maman ? Plus d'une fois, sûrement. Maman est assez sottée. Elle ignore tout de

moi et les autres aussi. Fred ? Peut-être a-t-il une vague idée de qui je suis ?

Quelle divine soirée, quelle ambiance festive émane de cet hôtel ! On le sent : tous des gens aisés vivant dans l'insouciance. Comme moi par exemple ! Ah, ah ! Dommage. Une vie sans soucis m'irait à merveille ? Ce serait trop beau hélas ! Au-dessus du Cimone une éclatante lueur rouge. Paul dirait : « Les Alpes s'embrasent ». Les Alpes sont loin d'être embrasées. Ce paysage est beau à pleurer. Mais pourquoi faut-il retourner en ville ?

— Bonsoir, mademoiselle Else.

— Bonsoir Madame.

— De retour du tennis ?

Elle le voit bien, pourquoi cette question ?

— Oui Madame, en effet, j'ai presque passé trois heures à jouer. Et Madame fait sa promenade du soir ?

— Oui, ma promenade du soir habituelle en suivant le chemin appelé Rolleweg. Il se faufile si joliment entre les prairies, mais durant la journée, il est presque trop exposé au soleil.

— Oui, en effet les prairies sont ici une splendeur. Et tout particulièrement vues de ma fenêtre, à la lueur de la lune.

— Bonsoir mademoiselle Else.

— Au revoir Madame.

— Bonsoir, monsieur Dorsday.

— De retour du tennis, mademoiselle Else ?

— Quelle perspicacité de votre part, monsieur von Dorsday.

— Ne vous moquez pas de moi, Else.

Pourquoi ne me dit-il pas mademoiselle Else ?

— Puisque la raquette vous prête si fière allure, vous pourriez presque l'arborer comme un bijou.

Quel âne, je ne répondrai même pas.

— Oui, nous avons joué tout l'après-midi. Nous n'étions hélas que trois : Paul, madame Mohr et moi-même.

— Je fus naguère un joueur de tennis enragé.

— Et plus maintenant ?

— À présent, je suis trop âgé.

— Trop âgé, allons donc, à Marienlyst il y avait un Suédois de soixante-cinq ans qui jouait tous les soirs de 6 à 8h. Et il a même participé à un tournoi, l'année dernière.

— Bon, Dieu soit loué je n'ai pas encore soixante-cinq ans mais je ne suis hélas pas non plus suédois.

Pourquoi hélas ? Il prend ça pour une plaisanterie. Je devrais plutôt lui sourire poliment et m'en aller.

— Mes hommages, Madame.

— Adieu, monsieur von Dorsday.

Quelle courbette ! Et les yeux qu'il me fait ! Des yeux de bovin. Peut-être l'ai-je blessé avec mon histoire de suédois sexagénaire ? Et bien, tant pis. Madame Winawer doit être une femme bien malheureuse. Certainement pas loin de la cinquantaine. Et ces poches sous les yeux, comme si elle avait beaucoup pleuré... Quelle horreur d'être si vieille. Monsieur von Dorsday a pitié d'elle. Voilà qu'il marche à ses côtés. Il est encore pas mal avec son bouc poivre et sel. Mais pas sympathique du tout. Il prend des airs de grand seigneur. Pourquoi vous vêtir chez ce tailleur de renommée monsieur von Dorsday ? À propos Dorsday, avez-vous toujours porté ce nom ? Tiens, voici la charmante petite fille de Cissy avec sa gouvernante.

BIBLIOGRAPHIE

Farese, Giuseppe, *Arthur Schnitzler: una vita a Vienna (1862-1931)*, Milano, Mondadori, 1997.

Farese, Giuseppe, *Arthur Schnitzler e il suo tempo*, Roma, Shakespeare & Company, 1983.

Loos, Adolf, *Parole nel vuoto*, Milano, Adelphi, 1972.

Praz, Mario, *Mnemosine: parallelo tra la letteratura e le arti visive*, Milano, SE, 2008.

Schnitzler, Arthur, *Diari e lettere*, introduzione, traduzione e cura di Giuseppe Farese, Milano, Feltrinelli, 2006.

Schnitzler, Arthur, *Gioinezza a Vienna: autobiografia*, a cura di Therese Nickl e Heinrich Schnitzler, con una postfazione di Friedrich Torberg, Milano, SE, 2007.

Weininger, Otto, *Sesso e carattere*, Roma, Edizioni Mediterranee, 1992.

Whitford, Frank, *Egon Schiele*, Milano, Rusconi, 1989.

Éditions consultées

Fräulein Else, Frankfurt, Insel Verlag, 2002.

Fräulein Else, Stuttgart, Reclam, 2002.

Mademoiselle Else (dans *A. Schnitzler, romans et nouvelles*), Paris, Le Livre de Poche, 1996.

Mademoiselle Else, Paris, Stock, 2002.

La signorina Else, Milano, Mondadori, 1994.

La signorina Else, Milano, Feltrinelli, 2008.

La signorina Else, Milano, Adelphi, 2010.